

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Pourquoi tant de bruit autour de ce livre ?

On connaît l'histoire : dédié à l'origine à Julien de Médicis, assassiné, *Le Prince*, écrit aux alentours de 1513, fut finalement adressé à son neveu Laurent (petit-fils du Magnifique). Il n'en eut d'ailleurs cure, et préféra au traité politique de Machiavel deux chiens de chasse qu'on lui offrit le même jour. Ce que voyant, Machiavel s'en fut fort mécontent et, dit-on, lâcha à ses amis que s'il n'était pas homme à conjurer contre un prince, son livre, lui, le vengerait.

L'œuvre eut en effet immédiatement un écho considérable dans les milieux intellectuels de l'époque. Avant d'être publié, en 1532, le traité *De principatibus* (le titre original du *Prince* se traduirait littéralement par *Des principautés*) circula sous le manteau, alimentant les polémiques les plus vives¹. Mis à l'index par le Vatican, attaqué par les protestants, le livre ne connaîtra une véritable diffusion que bien plus tard. Machiavel est injurié, traité d'athée et d'hypocrite par les catholiques, d'empoisonneur et d'hérétique par Voltaire dans la préface de *L'Anti-Machiavel* de Frédéric II : bien que l'on trouve des échos du *Prince* chez Descartes, Spinoza, Montesquieu ou Rousseau, il faudra attendre le XIX^e siècle pour que le *Prince* ait une diffusion auprès d'un public plus large en Italie avec le *Risorgimento*, et dans le reste de l'Europe.

Dans quelles circonstances *Le Prince* fut-il écrit ?

Si le *Prince* marque un « nouveau départ » pour la politique, c'est peut-être parce qu'il en est un aussi pour Machiavel lui-même : c'est un livre de l'exil, un traité « *post res perditas* », selon l'expression

1. Dès 1521, la rumeur qui entoure le *Prince* pousse Agostino Nifo, un protégé du pape Léon X (fils de Laurent le Magnifique), à en publier un plagiat largement remanié.

latine chère aux commentateurs, qui signifie quelque chose comme « après avoir tout perdu », et plus précisément, après avoir quitté les affaires.

En effet, après avoir été nommé en 1498 premier secrétaire de la toute récente république de Florence, Machiavel a été pendant quatorze ans le bras droit du gonfalonier Piero Soderini, avant de tomber en même temps que ce dernier, lorsqu'en 1512 les Espagnols restaurèrent le pouvoir les Médicis. Leur retour fut une catastrophe pour Machiavel qui fut non seulement destitué, mais encore arrêté, emprisonné et torturé pour avoir été soupçonné (à tort) de s'être mêlé à une conjuration contre les nouveaux maîtres de Florence. Innocenté et libéré rapidement, il fut néanmoins assigné à résidence à partir de 1512 dans sa maison de campagne, à Sant'Andrea in Percussina, à quelques kilomètres de Florence – c'est-à-dire loin, très loin des affaires politiques qui lui étaient si chères.

C'est là que Machiavel entreprend la rédaction de ses œuvres majeures : les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, d'abord, qu'il interrompt vraisemblablement vers la fin de 1513, le temps d'écrire le *De principatibus*. Ces ouvrages sont sa façon de continuer à faire de la politique : puisqu'il ne peut plus faire partie du gouvernement, il utilisera tout le matériau accumulé pendant ses années d'activité sur le terrain pour constituer non pas une théorie de sciences politiques, ni un système idéologique, mais plutôt une compilation raisonnée de cas pratiques permettant de conquérir, d'exercer et de conserver le pouvoir dans un État, quelle que soit la façon dont on l'acquiert.

Quel est le but de Machiavel : conseiller, décrire ou réformer ?

Selon son propre aveu, Machiavel veut essentiellement « *dire des choses utiles à qui les entend* », c'est-à-dire en finir avec la conception un peu hypocrite de la politique telle que le Moyen Âge l'entendait. Par une sorte d'ironie, mais aussi sans doute par prudence, Machiavel donne d'ailleurs au *Prince* la forme et l'apparence des « Miroirs des princes » médiévaux, ces manuels de gouvernement à l'usage des

futurs monarques, dans lesquels prévalait une conception moralisatrice de la fonction du prince, conçu naïvement comme un modèle de vertu pour le peuple.

À l'inverse, il s'agit dans le *Prince* de faire la distinction entre « *ce qui se fait* » et « *ce qui se devrait faire* » (*Prince*, XV), et d'assumer enfin la part de mal qu'induit nécessairement l'exercice du pouvoir, au lieu de rêver à une politique parfaite et entièrement morale, mais inefficace. Ceux qui « *ont recours aux prières* » pour gouverner « *finissent toujours mal*¹ », écrit Machiavel, qui a formé son sens politique à même l'âpre réalité de son temps, en assistant notamment à l'échec du très pieux Savonarole², brûlé à Florence en 1498.

La réforme qu'appelle Machiavel est donc une sorte de retour au principe de réalité en politique : l'enjeu est le salut de l'État et la liberté du peuple italien, et cet enjeu vaut qu'on lui sacrifie sa conscience morale, lorsqu'on a choisi la voie ingrate qu'est la politique, qui rend le prince responsable de toute une cité, voire d'un pays tout entier. En l'occurrence, il faut délivrer l'Italie des barbares qui l'outragent depuis trop longtemps et, pour cela, réinsuffler la *virtù* antique dans la politique moderne.

À qui Machiavel s'adresse-t-il ?

Apparemment, cet appel est lancé aux Médicis : le *Prince* leur est dédié, et il est manifeste que Machiavel, désireux de recouvrer ses fonctions officielles, se verrait fort bien le conseiller des nouveaux princes. Le *Prince* ne serait alors qu'un ouvrage de circonstances, le travail d'un courtisan soucieux de revenir en grâce auprès de ceux qui gouvernent.

Mais on peut préférer l'intuition de Rousseau, qui déclare dans le *Contrat social* que « *Le Prince est le livre des républicains* », et que Machiavel y révèle les plus sombres mécanismes du pouvoir des princes pour mieux enseigner aux peuples comment en éventer les

1. *Prince*, VI.

2. Cf. *infra*, texte 3, note 5.

pièges et s'en libérer. L'image inaugurale d'un Machiavel servant de miroir entre les peuples et les princes, corrobore cette interprétation. Le *Prince* serait donc peut-être aussi un livre révolutionnaire – voire une vengeance.

On peut également soutenir que Machiavel s'adresse à l'ensemble de ses lecteurs présents et à venir, pour leur livrer une intuition absolument nouvelle : le meilleur gouvernement ne peut être qu'une république « *avec tous ses organes* », c'est-à-dire un État, qui assure sa puissance sur la confiance de son peuple et la *virtù* de ses institutions. De cela on peut être sûr : le *Prince* est le premier traité de politique moderne.

PROBLÉMATIQUE PHILOSOPHIQUE

Machiavel n'est pas un philosophe au sens académique du terme : il n'a pas construit de système, ni créé de concepts nouveaux. On cherchera donc en vain une « doctrine » machiavélienne et une terminologie spécifique. En revanche, il a donné des significations nouvelles aux termes anciens, et redonné à penser pour longtemps à tous ceux qui font de la politique.

Virtù, Fortune et liberté

Personnification de notre soumission à la nécessité et au hasard, l'antique déesse romaine Fortune, changeante et injuste, fait et défait les hommes et les choses au gré de son caprice. Face à elle se dresse la « *virtù* », puissance active et rationnelle, essentiellement virile¹. De là, une théorie de l'action que Machiavel reprend en partie aux anciens : nous ne sommes soumis à la fortune que lorsque notre *virtù* défaille, et ses flots impétueux ne sont à craindre que pour celui qui a négligé d'ériger des digues et des canaux pour la contenir. À la fortune irrationnelle, il est toujours en notre pouvoir d'opposer une *virtù* rationnelle qui anticipe les coups du sort, et bien qu'il soit impossible, comme on le lit dans les *Discours*, de « briser » les projets de la fortune, il nous est cependant permis d'en « ourdir les fils² » en étant prévoyant et attentif à la « *qualité des temps* ».

L'opposition traditionnelle entre *virtù* et fortune, dont il modifie légèrement les termes, permet à Machiavel d'affirmer d'une façon tout à fait moderne qu'il existe un libre arbitre humain. À la fin du *Prince*, il affirme que la fortune nous laisse gouverner « *la moitié ou à peu près* » de nos actions. Il ne s'agit pas bien sûr, de dire que nous décidions d'une action sur deux, mais de distinguer les deux parts de chaque action : d'un côté la factualité irréductible des événements

1. Sur ces deux notions, cf. lexique : « Fortune » et « *Virtù* ».

2. *Discours*, II, 29.

que la fortune nous impose, moitié impossible à modifier ; et de l'autre une seconde moitié, celle qui échoit à la *virtù* et qui est donc entièrement en notre pouvoir, à savoir celle du *sens* que nous voulons donner à ces situations irréductibles.

C'est en effet l'herméneutique qui constitue le domaine par excellence de la liberté humaine. La *virtù* du prince consiste essentiellement à nommer les événements, à interpréter les situations, à orienter la compréhension du peuple vers l'intérêt général – bref, à écrire l'histoire. Elle ne lui permet pas seulement de reconnaître et saisir les occasions d'agir, mais aussi de ne pas se laisser tromper par l'habitude, et de savoir rompre avec sa « nature » pour s'adapter à celle des temps.

Plus encore qu'un « génie stratégique » qui lui permettrait de subjuguier ses ennemis extérieurs comme intérieurs, la *virtù* du prince est donc avant tout une capacité à discerner dans le flot tumultueux de la fortune, une signification politique viable ; c'est un sens de l'histoire, qui fera le succès de ses opérations militaires et la grandeur de ses institutions.

Peut-on tirer des leçons de l'histoire ?

Au chapitre XIV, lorsque Machiavel enjoint aux princes de s'adonner à des activités intellectuelles en temps de paix, son seul conseil est de « lire des livres d'histoire ». Les exemples historiques sont en effet éminemment utiles : ils permettent d'examiner les causes de la fortune politique d'un homme, afin de les imiter ou de les fuir. L'histoire constitue donc un terrain d'expérience *a posteriori* pour l'action présente, une sorte de laboratoire politique virtuel.

En ceci, Machiavel ne se distingue pas fondamentalement de l'historiographie de la Renaissance. Ce qui est nouveau en revanche, c'est qu'il ne s'agit pas tant pour le prince d'imiter les grands hommes, que d'imiter leur capacité à changer de nature : comme les archers prudents qui visent plus haut que la cible pour l'atteindre, les princes doivent imiter les exemples les plus excellents pour que même si la valeur de leurs actions n'atteint pas la leur, « *il s'en exhale au moins*

*quelque parfum*¹ ». Ceci signifie bien sûr qu'il faut se donner de grands maîtres pour espérer se hausser, sinon à leur hauteur, du moins le plus haut possible ; mais aussi que ce n'est pas tant l'homme virtuose qui est digne d'être imité, que la *virtù* elle-même – *virtù* qui s'illustre dans les actions particulières des héros, mais ne s'y réduit pas. La *virtù* s'offre, comme un « *parfum* », davantage à l'inspiration qu'à l'imitation.

Il serait donc faux de croire que Machiavel se contente d'en appeler à une connaissance « prédictive » de l'histoire, ni qu'il conseille au prince l'imitation pure et simple des grands exemples anciens. S'il y a une logique dans l'histoire pour Machiavel, c'est celle qui fait que de tous temps la *virtù* a consisté à s'adapter aux circonstances, pour y inscrire une action pertinente : les grands hommes sont ceux qui ont su reconnaître l'occasion d'agir, qui l'ont saisie sans crainte, et qui ont mené leur action avec détermination mais sans se croire déterminés ni par un destin (la fortune n'est que l'envers de la *virtù* : elle prend ce que la première ne tient pas), ni par une nature, ni par l'habitude, comme on l'a dit plus haut.

Connaître l'histoire peut donc bien servir à un prince, mais jamais seulement comme un récit exemplaire à reproduire, ni comme un mode d'emploi à appliquer. L'imitation ne se limite pas à une reproduction de séquences passées, qui pourraient être rappelées par la similitude que le hasard donne au présent avec des époques révolues. Cette imitation-là n'est que singerie, pernicieuse aux cités comme aux hommes : elle laisse croire qu'il existe une « recette » de l'action réussie, quand toute l'œuvre de Machiavel consiste à rappeler la singularité absolue de chaque action et de chaque situation, et la nécessité sans cesse renouvelée de s'adapter aux temps, et non l'inverse.

1. *Prince*, VI.

Le prince doit-il être un homme de bien ?

La *virtù*, on l'a dit, est un génie politique. En tant qu'elle permet au prince d'orienter l'histoire de façon à ce que soient garanties « *la liberté du peuple et le salut de l'État* », et en tant qu'elle lui inspire des lois justes et fortes, elle est évidemment un principe « vertueux », qui fait du prince un homme de bien, et même plus précisément de bien *commun*.

Un prince ne saurait faillir à cette exigence : Machiavel va montrer dans le *Prince* que seule la confiance du peuple peut le maintenir au pouvoir : elle est la meilleure des forteresses, écrit-il au chapitre XX. À l'inverse, le tyran est quant à lui condamné à craindre sans cesse ses ennemis, tant extérieurs qu'intérieurs, et ne peut espérer établir un pouvoir durable s'il ne finit pas, d'une façon ou d'une autre, par assurer le bien de tous plutôt que le sien propre. On pourrait dire que Machiavel met ainsi au jour une nécessité « pragmatique » du bien commun : il n'existe pas de pouvoir politique durable qui puisse faire l'économie d'une norme éthique, incarnée dans des institutions républicaines.

En revanche, et précisément parce qu'elle va soumettre la totalité des actes du prince à cet objectif éthique de justice et de liberté politiques, la *virtù* du prince sera susceptible de l'affranchir de toutes ses autres obligations, y compris morales. Par conséquent, la fin éthique pourra parfois commander au prince des actes de cruauté, des mensonges ou des trahisons, qui feront de lui tout le contraire d'un homme de bien. Le *Prince* tire sa réputation sulfureuse de certains chapitres précisément consacrés à cette question de la « foi » du prince : doit-il ou non respecter sa parole, être loyal, franc, humain, avec ses amis comme avec ses ennemis ?

Dans l'absolu, il est bien sûr impossible de conseiller à qui que ce soit d'utiliser les moyens du crime et du mensonge, sans se mettre immédiatement en contradiction avec la morale, et donc avec la raison, ce qui a pour effet immédiat d'invalider la totalité du discours. Mais précisément, Machiavel ne parle pas dans l'absolu, compte tenu du